

Louis Hamelin à Victor-Lévy Beaulieu Lettre à un candidat à l'asile, à l'exil, au prix Nobel, etc.

Louis Hamelin

Number 118, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14040ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Hamelin, L. (2008). Louis Hamelin à Victor-Lévy Beaulieu : lettre à un candidat à l'asile, à l'exil, au prix Nobel, etc. *Moebius*, (118), 115–117.

Lettre à un candidat à l'asile, à l'exil, au prix Nobel, etc.

Mon cher VLB,

À l'heure où vous lirez ou ne lirez pas ces lignes, l'ultimatum du 26 février aura expiré depuis un moment déjà. Ce qui veut dire que d'une manière ou d'une autre, vous aurez tranché entre l'asile (politique, bien évidemment...) et l'exil, entre la mise à exécution de votre menace – soit le sacrifice d'un livre-otage après l'autre, avec grand ramdam de journalistes comme pour n'importe quel pétro-terroriste d'Internet – et, au choix, le fait de rentrer dans le rang; le suicide par arrosage avec une canisse de super sans-plomb et craquage d'allumette en bois; une grève de la faim sur la galerie de votre maison de Notre-Dame-des-Neiges, à la vue des machines qui passent sur la route et écrasent vos chiens, aussi bien dire en faisant un vrai Jacques Hébert de vous-même! Mais il y a une solution de rechange, et c'est pourquoi je suis finalement passé à l'acte de vous écrire comme j'en avais le projet depuis longtemps – depuis, en fait, le jour où vous avez lancé à la tête d'une demi-douzaine de millions de vos semblables cet incroyable ultimatum: je vous donne deux mois pour devenir libres et apprendre à aimer le français. Pas plus.

Voyez-vous, VLB, il se trouve que personnellement, j'ai horreur d'être pris en otage. Vous me rétorquerez que ça n'a pas dû m'arriver souvent et vous aurez raison. Et en fait, tout dépend du contexte. Être kidnappé par deux ou trois rouquines à grandes jambes du genre de celle qui se retrouve sur la page couverture de votre plus récent buck (plutôt que bouquin, oui) ne me dérangerait pas trop, mais là n'est pas la question. Otage, je ne le suis d'ailleurs nullement. Ce sont vos livres qui le sont. Moi, je ne suis

que la victime d'un chantage, et encore, uniquement en tant que lecteur de votre œuvre. Deux mois, c'est la durée de la captivité du représentant consulaire britannique enlevé par l'homme qui allait ensuite vous succéder comme éditeur. Comme tout se recoupe, comme tout est logique! Cher VLB, voici donc, au cas où l'irréparable ne se serait pas encore produit, l'autre choix dont il était question un peu plus haut. Il est double: d'abord, s'il vous tient à cœur d'éviter d'être anéanti, il faut de toute urgence établir un coupe-feu entre la notion de défaite collective et votre propre évaluation de l'importance de votre œuvre. Pour ne l'avoir pas fait, Hubert Aquin s'est abîmé en flammes météoritiques dans un parc de jeunes filles. Je ne vous vois pas répandre votre matière cérébrale dans un arbre au pied duquel rêvent des jouvencelles. Non plus que je ne vous imagine pendu dans la grange. Je ne vous vois pas mort, VLB. Non.

L'autre choix ne concerne ni vos livres ni ce qui vous reste de vie privée depuis que Noah Richler, dans son traité de littérature *canadian*, a perversement déculotté cette image patiemment assemblée de vous-même en bon habitant des lettres: barbe blanche, béret basque, bouffarde au bec. Elle concerne plutôt vos interventions publiques. Et ici, cher gentleman-éleveur-auteur-éditeur-polémiste et polygraphe, c'est au nom des mânes de Jacques Ferron, votre maître et le mien, que je vous ordonne de m'écouter. Ne croyez-vous pas que le temps est venu d'apprendre à vous moquer un tout petit peu de ce pays de fous, de vos compatriotes et de vous-même pour commencer? L'ironie de Ferron, capable d'alléger pachydermes et projets politiques, est cet ingrédient miraculeux de l'écriture qui empêche le romancier de se prendre pour le dernier des prophètes. Oui, ce sourire de monsieur Ferron, réfractaire à tout esprit de sérieux patenté, et qui pour autant ne signifie nul renoncement à l'idéal, aucune démission de l'être, qui est en fait le contraire même de la désillusion et du cynisme! Que ne brille-t-il pas, ce sourire, comme un croissant de lune dans votre nuit malcommode! Car le choix qui se pose à vous – s'est posé, va se poser – après ces deux mois est simple: si l'ironie ne vous sauve pas, le pathétique et son âme damnée, le ridicule, vont vous rachever.

J'ai des amis qui croient que vous êtes un génie de la publicité. Mais je vais vous dire : à peu près à l'époque où, sur deux pleines pages du journal *La Presse*, on ne voyait que vous faisant un peu pépère sur votre banc de bois, tassant dans le coin le *hit-parade* des ventes Renaud-Bray (sur lequel, de fait, votre *Grande Tribu* ferait la semaine suivante son tour de manège), deux gars, dans *Le Devoir*, faisaient paraître *Angliciser le Québec*, un texte d'opinion qui était un chef-d'œuvre d'ironie, une pure merveille, à la limite de la perversité mentale. Ce jour-là, pas besoin de se demander de quel côté soufflait l'esprit du « plus grand écrivain national que le Québec ait produit » (je vous cite). Et si je vous parle d'humour, VLB, c'est que, tout comme Ferron croyait qu'il ne fallait pas laisser l'histoire aux historiens, je me dis que, au Québec, actuellement, nous aurions tort de laisser l'humour aux humoristes. Bien sûr, le docteur Ferron a perdu lui aussi, un beau jour, le sourire. On finit par rester comme empêtré en soi-même. Mais vous, visiblement, vous êtes un octogénaire-né, comme Tolstoï, Hugo, ces figures démiurgiques et barbues auxquelles vous avez voulu vous égaler : vous aviez la bouche de Hugo jeune, vous avez maintenant la barbe de Léon. Mais votre œuvre, elle, n'a rien à voir avec les livres de ces bonshommes. C'est plutôt à Rabelais qu'elle ferait penser. Je vous prédis donc, cher Beaulieu, que vous vous libérerez bien avant votre peuple, et je sais même comment : un vaste éclat de rire que je crois déjà entendre, homérique, bien époumonant. Attention de ne pas avaler votre pipe.

Votre admiratif et dévoué,

Louis Hamelin